

LA ULTIMA CITA

(le dernier Rendez-vous)

ECRITURE ORIGINALE/ SANDRINE MARTIN

La Última cita

Deux musiciens (guitare, trompette) / une comédienne

Le Moon Song, un club de jazz quelque part en France, époque contemporaine.

Tableau 1 le club de jazz

Avec le temps...

Avec le temps, va, tout s'en va...

On oublie le visage et on oublie la voix...

Le cœur quand ça va plus, c'est pas la peine d'aller

Chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien.

Avec le temps...

Avec le temps, va, tout s'en va...

L'autre qu'on adorait, qu'on cherchait sous la pluie,

L'autre qu'on devinait au détour d'un regard,

Entre les mots, entre les lignes et sous le fard

D'un serment maquillé qui s'en va faire sa nuit...

Avec le temps, tout s'évanouit.

Avec le temps...

Avec le temps, va, tout s'en va...

Mêm' les plus chouett's souv'nirs, ça t'a une de ces gueules

A la Gal'rie j'farfouille dans les rayons d'la mort

Les samedi soirs, quand la tendresse s'en va toute seule

Avec le temps...

Avec le temps, va, tout s'en va...

L'autre à qui l'on croyait, pour un rhume, pour un rien,

L'autre à qui l'on donnait du vent et des bijoux

Pour qui l'on eût vendu son âme pour quelques sous

Devant quoi l'on s'entraînait comme traînent les chiens...

Avec le temps, va, tout va bien.

Avec le temps...

Avec le temps, va, tout s'en va...

On oublie les passions et l'on oublie les voix...

Qui vous disaient tout bas les mots des pauvres gens:

"Ne rentre pas trop tard, surtout ne prends pas froid..."

Avec le temps...

Avec le temps, va, tout s'en va...

Et l'on se sent blanchi comme un cheval fourbu,

Et l'on se sent glacé dans un lit de hasard,

Et l'on se sent tout seul, peut-être, mais peinard

Et l'on se sent floué par les années perdues....

Alors vraiment,

Avec le temps on n'aime plus.

Aller vers la chaise et enlever le manteau, le poser négligemment sur le dossier puis enlever une chaussure et s'asseoir. Prendre le temps d'enlever l'autre chaussure.

Elle : il faut du temps pour accepter ça, la mort, toutes les morts....

L'absence qui s'ajoute à l'absence, le vide au vide.

Pourquoi, pourquoi, vingt années de pourquoi sans réponse. C'est arrivé voilà tout. On se dit que c'est comme ça que ça ne pouvait qu'être que comme ça, les circonstances, la conjecture, comprenez bien.... Et parce qu'ici et maintenant c'est comme ça. Et puis le mot surgit..... De lui-même..... On l'a pourtant longtemps refusé, la fatalité.

Elle : Je ne sais plus ce que je crois, la mort, le vide, le paradis, la réincarnation, rien.....

Et moi je suis encore là, je reste, alors tu ne meurs pas.

Elle se lève reprend le manteau l'enfile, va chercher les pantoufles et les installe. Puis enlève le manteau le pose sur le dossier et s'assoie en regardant les pantoufles.

Elle: Je réalise maintenant que tu ne parlais jamais de ce qui m'était arrivée là-bas. Non. De ça tu n'en parlais jamais. Tu ne pouvais pas en parler. Tes mains savaient les supplices endurés par le corps, ta bouche les taisait. Pas un mot, les mots, non, jamais.

Seules les mains sur le clavier disaient ça, que ta bouche taisait. Les mots non, impossible, la musique oui, ta musique emprunte de ça que tu taisais. Cette musique là, le jazz, pour dire l'indicible.

Elle : Tu m'avais dit, après ne garde rien, que la musique. J'ai tout vendu, et j'ai créé ce lieu, ce club de jazz, le Moon Song pour la musique. De toi, je n'ai gardé que tes pantoufles, même ton piano, vendu aussi.

Il n' y a pas de piano ici, je ne peux pas le supporter. Mais parfois c'est inévitable, alors je fais appel à ce fameux facteur de piano, celui qui t'admirait tant; il vient, installe l'instrument et reste immanquablement pour le concert, c'est lui qui s'occupe de la soirée, moi, je ne peux pas, dès que j'entends le piano je pleure, alors je disparaïs, je pleure encore, je pleurerai toujours.

Elle : Tu m'avais dit: refais ta vie, promets le moi, je ne t'ai rien promis.

Combien de fois peut-on refaire sa vie? Je n'ai plus cette force là et puis je l'avais déjà refaite avec toi.

Sur trompette, elle se lève, enfile le manteau, et se place derrière les pantoufles.

Elle: La première fois, notre première rencontre, c'est hier, pour toujours et toujours. Hier, présent vivant à ma mémoire.

Comment me suis-je retrouvé là à t'écouter, à vous écouter? J'ai oublié l'enchaînement des événements, de toute façon c'est

sans importance. J'étais avec des amis, ceux qui en France avaient fondé la commission de soutien aux familles de disparus en Argentine. Il y avait des intellectuels, des artistes, des journalistes, des mères, des cousins, des frères des sœurs, toute sorte de gens, de tous les milieux, tous dans l'attente de nouvelles, tous dans la lutte, pour attirer l'attention des gouvernements sur les horreurs commises là-bas, en Argentine, en Uruguay en toute impunité, pour dénoncer la barbarie, pour alerter l'opinion, pour essayer tout simplement de faire quelque chose qui leur sauverait la vie. C'est eux qui m'avaient recueilli lorsque j'étais arrivée, ils m'aidaient.

Sur musique, elle enfile les pantoufles. Jeu avec les pantoufles sur le texte et enlever le manteau avant de se rasseoir.

Elle : Moi, j'étais encore dans la peur, dans le silence de la peur dans l'emprisonnement de la peur.

J'étais encore sur mes gardes, en alerte. J'avais peur, peur des questions, des visages, des regards, des gestes, des chiens, peur de tout, peur d'être retrouvée, peur que ça recommence, je ne me sentais en sécurité nul part.

Et puis le concert a commencé, vous avez joué; Une pure bouffée d'énergie, quelque chose de profondément vivant, d'une générosité sans borne, une sorte de concentré de vie d'une beauté sauvage.

Mon corps se balançait, se détendait, je respirais à nouveau, enfin quelque chose se débloquent physiquement, viscéralement, les mâchoires se décrispait, le cou s'assouplissait, la colonne vertébrale aussi, moins raide.

C'était comme un effondrement, un dégoulinement musculaire, ça lâchait.

Autour de moi, ça applaudissait, mes mains aussi applaudissaient, et je les regardais applaudir.

Et puis tout à coup, j'ai relevé la tête.

Elle : Et je t'ai vu, debout devant le piano, les autres aussi debout qui saluaient. Et je ne sais pas pourquoi, mes yeux se sont alors portés sur vos pieds, tous portaient de belles chaussures bien cirées, sauf toi, qui étais en pantoufles.

Elle : Personne ne t'a jamais vu porté autre chose que des pantoufles.

Le bien-être des pieds, tu disais, c'est primordial, être bien dans ses pompes, ça évite de marcher à côté.

Elle (voix dialogue): et pour la première fois depuis presque deux ans, j'ai ri d'un rire qu'on n'aurait pas su dire si je riais ou si j'aboyais, un rire qui ne voulait plus s'arrêter, comme s'il se vengeait d'avoir été si longtemps bâillonné.

C'est à ce moment précis que j'ai su que je pourrais refaire ma vie, par ce rire que tu m'offrais.

Non, je n'ai rien gardé que tes pantoufles.

Sur musique : reprendre le manteau, quitter les pantoufles, enfiler les chaussures et aller au micro de façon alerte et swing.

- Nat King Cole, Billie Holiday, Chet Baker et sa tronche de vieil indien, de momie calcinée, de James Dean minéral, osseux, sculpté dans du vieux bois embouchant sa trompette, jambes croisées, comme s'il parlait simplement avec son âme. La musique le hante, et parfois lui fait tellement mal.

Colpix, Limelight, my funny Valentine

Quatre heures du matin – L'heure la plus obscure avant l'aube, l'heure de Dieu. – My Favorite Things – Quand Coltrane décide de s'emparer d'un soprano le monde change – Définitivement – "Naima un peu d'eau s'il te plait !"

La blanche c'était dans les veines, les noires sur la portée ... la musique pour se libérer.

Comprendre Coltrane, c'est apprendre à aimer l'amour...

A love suprême psalmodié dix neuf fois.

Un pour l'homme et la solitude qui est sa compagne

Neuf pour l'universel

Neuf et un, dix.

Les dix manifestations de l'Eternel dans la Kabbale.

A love Supreme.

Charlie Parker, Elvin Jones, Ornette Colman, Don Cherry, Eric Dolphy, Thelonious Monk, Lester Young, Charles Mingus, Archie Shepp, Albert Ayler, Bud Powell, Clifford Brown, Miles Davis, John Coltrane:

Des Etoiles Noires qui brillent dans un ciel trop gris.....

A love Supreme.



Tableau 2 la prison

La fin de ce moment nous amène à une autre réalité : le passé de la femme, ses fantômes et ses démons...

Elle: Les poings fermés, les mains ne s'ouvrent que sur le vide. Toutes les pertes sont inscrites dans les mains, des gestes dont elles ont été privées. L'absence de caresses les dessèche – branches mortes – cassantes. Ces mains là n'ont jamais porté l'enfant. Le ventre lui s'en souvient - pas les mains. Aucune mémoire de l'enfant dans les mains. Elles ne savent rien de la peau, du crâne, des cheveux naissants. Rien de l'innocent abandon, de la confiance, rien de cette fragilité, du bonheur. Rien. Enlevé, disparu avant qu'elle n'ait pu toucher. Le manque est dans les mains.

Elle : il y a aussi la main criminelle, bourreau, la main de la douleur infligée, la main qui réprime, tape, tord, casse, humilie, la main des militaires, assassine, la main qui a enlevé mon petit enfant, la main qui t'a fermé les yeux, la main de la mort.

Elle: Ce qui va être dit là, personne ne l'a jamais entendu, c'est une parole tue. Une parole qui n'existe qu'à l'intérieur d'elle, une parole clandestine pour tromper l'isolement, la peur, la folie.... La parole enfouie de ce temps de la dictature, là-bas, en argentine, sous Vidéla.

Sur ce texte installer la chaise et prendre la position ligotée, mettre le bandeau sur les yeux.

Elle: Interdit de parler. Interdit de pleurer. Interdit de réaction humaine. Dans leurs prisons, tout est fait pour briser l'être humain, physiquement, mentalement, spirituellement. Ici, on perd toute notion de temps....

Séparée, isolée, coupée des autres, écartée un peu plus de l'humanité, de la présence des autres, des corps vivants, des autres là, comme moi, enfermées, torturées... Soumise à l'instinct bestial de survie, encore moins qu'une bête, un néant de terreur, intimidation, humiliation, douleur... Pourquoi, là, seule, comme ça? Tout à l'heure, peut-être, encore une fois, la picana? Torture par chocs électriques sur les parties sensibles du corps.

Elle: Je suis un morceau de bois, sec, prêt à se consumer. Les yeux ne voient pas, jamais, rien. Toujours un bandeau sur les yeux. L'obscurité qui fait l'œil rouge et tout à coup l'aiguillon de la lumière, perforant. Et de nouveau le bandeau, le noir, la voix mutilée en râle rauque, en cri étouffé.

La bouche désarticulée, l'angoisse qui se terre dans l'oreille.
Des pas dans le couloir, ça y est, ils viennent me chercher.
Traînée, rossée, injuriée, jusqu'à la salle d'opération.
Pantin entre leurs mains, vêtements arrachés,
nu honteux, devant eux, s'esclaffant, riant, se moquant.
Ecartelée, ligotée, cuisses ouvertes sur la table en fer.
Décharges électriques sur la tête, dans le nez, sur les seins, non
plus dans le vagin depuis que le gentil docteur qui contrôle ça,
leur a dit que j'étais enceinte.
Les pas dans le couloir se sont éloignés – pas de picana.
Alors, pourquoi, là, seule comme ça ?

Le ventre alourdi par la vie. Je résiste encore pour ça, la vie.
De toute façon, ils ont perdu, ils perdront toujours, ils peuvent
bien inventer toutes les machines à tuer, tous les systèmes à
réprimer, ils ne peuvent rien contre l'amour, la vie. C'est la
force de tous les peuples du monde.
Je gagne sur eux, sur l'oppression, par la vie, l'amour que je
porte en moi.
Même s'il continue à me terroriser en me disant qu'ils vont me
faire avorter, je gagne quand même parce que la vie est en moi.
Alors, pourquoi, là, seule comme ça ?

En finir, m'assassiner, tuer le bébé.
Pourquoi, là, seule, comme ça ?

Le venin de la peur, cellule maligne, métastase proliférant...
Résister encore un peu, un mois de plus pour le bébé.

Toujours le bandeau sur les yeux, mes oreilles ont appris à
regarder.
Je perçois maintenant des ronflements de moteur.
La rue est proche, une grosse artère dirait-on!
Enfermée, torturée, en plein cœur de Buenos-aires, juste en
dessous des appartements, des maisons où les gens vivent
presque normalement.
Peut-on vivre normalement dans un régime répressif ?

Elle : Oui j'entends la rue, au-dessus de moi, des voitures
passent, des bus, il y a un coup de frein, je me souviens:

- C'était en avril, un siècle de quelques mois. La rue
comme celle que mes oreilles devinent, Je suis sur le trottoir, je
marche, il fait beau, je t'aperçois, au coin de la rue, je m'élanche
vers toi et me jette dans tes bras; un coup de frein, le même
peut-être – des portières claquent.
Mes lèvres s'offrent pour un baiser, tandis que les tiennes
articulent :
- " Alma, quiero hacer contigo,
Lo que la primavera hace con los cerezos. "
Un coup de feu, tu chancelles, ton regard s'étonne,
ta bouche vide de mot, pleine de sang, tu tombes.

Alma, "je veux faire avec toi ce que le printemps fait avec les cerisiers." Tes derniers mots, deux vers de Pablo Neruda que je me répète inlassablement dans les pires moments.

"Alma, quiero hacer contigo,
Lo que la primavera hace con los cerezos. "

Tu ne sauras jamais qu'une fleur venait d'éclorre en moi, tu es mort, ils m'ont emprisonnée.

Dans une dictature, la jeunesse est suspecte, subversive par nature et compromettante pour le maintien de l'ordre et de la sécurité, il faut la museler:

Voilà pourquoi je suis là, seule, terrorisée, torturée, humiliée.
Ma gorge est un désert brûlant, ma langue gonflée, une pierre râpeuse.

Bouche enflammée où le cri est consumé.

Sous le bandeau, maintenant, les yeux clos.

Derrière la frange de mes paupières,

Des nuées de guêpes crépusculaires,

Dardent leurs aiguillons sur mes pensées ankylosées.

Une poussière d'un gris cotonneux recouvre ma conscience,

Etouffe le présent.

Mon corps me rappelle une ultime sensation avant le néant.

L'eau, de l'eau qui s'échappe de moi.

Source rompue où je me noie. (silence)

Enlever le bandeau

Une forte odeur de détergent m'imprègne les narines.

J'ouvre des yeux fiévreux sur le blanc.

Blancs les draps, les murs

Blanches, les blouses

Le blanc, un vide, un manque

Sous mes mains un ventre mou, flasque.

Blanches les blouses

Blanc tout autour et en moi.

Une ombre brune, métissée s'approche du cordon qui me relie à la potence du goutte à goutte.

Sa main mate s'empare de la mienne qui s'échappe encore sous le drap.

Elle tient maintenant mon bras et vérifie le cathéter. Elle n'a encore rien dit. Elle fait ce quelle a à faire.

Mon autre main sous le drap, encore, et c'est la main qui comprend tout à coup, la rondeur du ventre a disparu. Je tente un mot: - le bébé ?

- C'était un garçon me répond l'ombre brune, métissée.

Les mots dans ma gorge qui s'étranglent, répétés: C'était un garçon, un garçon, et je l'imagine ressemblant à son père, sourire, un garçon, un tout petit garçon... (silence)

Mais c'était, c'était un garçon, c'était, c'était;

le sourire disparaît, le cœur s'affole.

C'était...il est mort n'est-ce pas?

L'ombre brune, métissée, baisse les yeux, gênée:

- oui.

Elle: Ces mains là n'ont jamais porté l'enfant.
Aucune mémoire de l'enfant dans les mains.
Elles ne savent rien de la peau, du crane, des cheveux
naissants,
Rien de l'innocent abandon, de la confiance,
Rien de cette fragilité, du bonheur.
Rien.
Enlevé, disparu avant qu'elle n'ait pu toucher.
Le manque est dans les mains.

Sortie scène comédienne.



Tableau 3 la lettre

Elle entre avec le courrier

Elle: Cet après midi, alors que j'ouvrais mon courrier; une porte a claquée. Le bruit des portes qui claquent me fait toujours sursauter, instinctivement je me tiens sur mes gardes, l'oreille aux aguets.

Voix off: Enfermée, dans l'obscurité, on mesure le temps au son des claquements de portes....

Elle: Le technicien pensais-je, les musiciens n'arrivent généralement qu'au alentour de 17, 18 heures pour les balances.

J'appelais :

- L'ouie, L'ouie, c'est toi ?

L'ouie, " L " apostrophe, O, U, I, E, est le surnom qu'on donne à l'ingénieur du son pour sa délicatesse d'oreille.

- L'ouie, L'ouie, c'est toi ?

Pas de réponse, je sors du placard qui me sert de bureau.

Se placer en position du contrebassiste

Sur scène, enlacé à sa contrebasse, un jeune homme aux longs cheveux bruns, se tient là, immobile, courbé et silencieux.

Sa tête se redresse, lentement, il a un regard très doux, ombré. Ses yeux sur moi, comme un sourire. Ses lèvres s'entrouvrent :

- " bonjour madame... je ... ce soir..." - silence –

Les mots un à un s'échappent de lui comme une excuse.

"C'est pour le concert de ce soir, c'est la première fois, je veux dire, ici." – silence –

Ses yeux fuient, il resserre plus fermement l'instrument contre lui. Il prend une très longue inspiration.

" Je n'arrive pas à y croire, j'ai tellement rêvé de jouer là."

– silence –

"C'est un peu comme..." – silence –

Il cherche ses mots, et tout à coup ses yeux me voient, il perçoit ma personne, s'éloigne un peu de l'émotion.

"Je vous dérange ? "

Je lui réponds que non, pas du tout. Il se décale un peu de la contrebasse.

J'aperçois son corps souple, félin, dans sa totalité.

"J'admirais votre mari, j'étais à son dernier concert. "

– silence –

A ces mots j'ai détourné la tête, pour ne pas l'embarrasser avec ma peine, toujours ravivée.

Lumière poudreuse qui ouvre l'espace et le condense aussi une lumière qui tremble comme sous l'effet de la chaleur troublée qui déforme les choses, cette lumière propre aux mirages.

Elle lit : Chère Alma,

Il m'a fallu beaucoup de temps, de nombreuses recherches et tout mon courage pour pouvoir écrire aujourd'hui ces simples mots : Chère Alma.

Très chère Alma, deux années d'enquête m'ont permises de tracer votre itinéraire et de me faire une idée de ce qu'avait pu être votre vie, d'il y a maintenant presque 30 ans. C'est en jeune fille que je vous imagine, en étudiante en lettre comme je l'ai appris.

Vous êtes la jeune femme pour toujours. Aujourd'hui encore, alors que j'écris, j'aperçois mon reflet dans le miroir et me dis que je devrais plutôt penser à vous telle que je me perçois maintenant, avec les traces, l'empreinte des années... Mais c'est autre chose qui s'écrit là, qui dépasse le temps, il me semble à moi aussi, vous écrivant, redevenir la jeune fille d'il y a trente ans... Oui c'est cela, je ne peux m'adresser à vous aujourd'hui qu'avec cette légèreté, celle de la jeune fille d'il y a trente ans. Sinon je ne le pourrai jamais.

J'écris ça et vous lisez ces mots là et vous ne comprenez pas, pourquoi, pourquoi ces mots là.

Je peux toucher votre impatience, ces mots de vous, maintenant, qui surgissent, lisant ça :

Je devine votre agacement, presque de la colère et de la suspicion aussi.... Je sais un peu....

Je sais de vous la jeune femme, le temps de la jeune femme.....

Qui suis-je ?

Pour le dire, c'est à la jeune femme que j'étais, que je redeviens écrivant, qu'il me faut revenir aussi.

A cette jeune fille d'un autre temps, là-bas, comme vous à Buenos Aires.

L'enfance, elle, avait été ailleurs, à la campagne, dans le sud, dans l'immense propriété du père.

Libre et sauvage, légère et insouciant, comme peut l'être une enfance de riches, capricieuse et gâtée. La petite dernière, la préférée du père.

Je n'aimais que les chevaux jusqu'à l'arrivée du piano. L'étude m'ennuyait. Mais quand le père décidait, il fallait respecter. Et le père avait décidé qu'une jeune fille de mon rang se devait d'apprendre la musique.

Et j'ai adoré ça à tel point que je suis entrée au conservatoire de Buenos-Aires.

A Buenos Aires, nous habitons Avenida de Mayo juste en face du célèbre café Tortoni.

Un an après la fin de mes études, je me mariais. Je n'avais aucune conscience de ce qui se passait alors en Argentine.

J'ai honte, je me regarde dans le miroir, j'ai des cernes, mes traits sont tirés.

Des larmes aussi aux bords des yeux. J'ai mon âge, maintenant. J'ai honte de cette vie dorée, offerte, sans problème, sans souffrance, une vie rêvée en quelque sorte.

J'ai honte, honte de mon aveuglement, de cette éducation qui n'avait pour but que de faire de moi, une bonne épouse et une bonne mère.

Je pleure maintenant pensant à vous.

Oui, j'étais de ce côté là, de ceux qui avaient tout et vous de celui qui n'avait rien.

J'étais de ce côté là, aux yeux desquels vous ne comptiez pas, méprisés jusque dans votre qualité d'être humain.

J'étais de ce côté là, où tout ce qui n'est pas eux, c'est à dire nous est douteux, menace.

J'étais de ce côté là de ceux qui pensent comme ça.

La lumière baisse. Je vais allumer; je me vois dans le miroir ayant écrit ça, j'ai encore vieilli.

Quelle heure est-il, là-bas de l'autre côté, alors que vous lisez ces mots?

Votre visage, aussi, crispé, n'est-ce pas maintenant.

Il doit faire nuit ou l'aube se lève. Fait-il déjà froid?

J'entrouvre la fenêtre, je respire mal, j'ai besoin de reprendre mon souffle, pour dire l'après:

L'après c'est le mariage avec l'officier, le militaire, le mariage de la terre et du pouvoir, le mariage rêvé du père...

Un vrai conte de fée : " moi je l'aimais et il m'aimait ! Oui, mais la vie sépare ceux qui s'aiment tout doucement sans faire de bruit " j'étais du côté de ceux qui avaient tout, mais dans mon cas il me manquait le principal: je ne pouvais pas avoir d'enfant. Je suis stérile. Chez ces gens là, de ce côté là, on ne plaisante pas avec ces choses là et plus que tout on n'en parle pas. J'étais très seule. Les événements réclamaient la présence quasi perpétuelle de mon mari. Il partait le matin et rentrait tard le soir.

On l'appelait même en pleine nuit, lui un officier de l'administration militaire. Comme je m'en inquiétais, il m'avait répondu que ça n'était que le travail du moment, juste le travail.

Le conte de fée tournait au vinaigre. La vie s'écoulait lente, monotone. Je languissais. Quand il était à la maison, je le sentais tendu, préoccupé. Il restait affectueux, attentionné, mais nous ne parlions plus. La peur aussi. Nous n'osions pas aborder le chapitre de l'enfant, ni celui de son travail, comme il disait. Nous nous contentions de nos présences engoncées dans un mal être. On feignait le "bonheur". En apparence, aux yeux de tous, tout allait bien.

Mais moi, je me rongais en me demandant combien de temps cela durerait encore comme ça, qu'il finirait bien par se lasser d'une femme au ventre sec.

Qu'un jour viendrait où il finirait bien par me le reprocher !

Je l'aimais, oui cela peut vous paraître étrange de votre côté, mais oui je l'aimais.

Je m'aperçois que je vous écris tout ça, comme on parle à un inconnu dans le train, pour se libérer.

J'ai besoin d'une tasse de café. L'appartement est vide. La cuisine me glace. L'évier fuit. Personne pour le réparer. Mon mari est mort d'une leucémie. Il y a deux ans en deux mois.

Deux ans que barbe bleue m'a fait don de la petite clef de la chambre interdite.

En l'ouvrant, en y pénétrant, vingt cinq ans de vie ont basculé. Irrémédiablement. Deux ans que j'essaie de vous retrouver, pour vous dire ça, et là encore, sur le point de l'écrire, je me demande si c'est bien la réalité.

J'ai laissé bouillir le café. Je prends deux carreaux de chocolat. C'est idiot de vous écrire ça, que je mange du chocolat.

En fait, j'ai peur. Mais je dois continuer, pour vous, pour lui.

Un matin, n'y tenant plus, mon mari m'avait attrapé, levée du lit, mise sous la douche, habillée...il avait pris une valise, avait fourré pêle-mêle, vêtements, chaussures, brosse à dent, et m'avait traîné jusqu'à la voiture -sans un mot- A la direction qu'il prenait je comprenais qu'il me ramenait chez mes parents. Dans le sud. Je ne disais rien. Je pensais que nous étions arrivés au bout de cette situation, et qu'il se débarrassait de moi. Dix-huit heures de route sans un mot, c'est long.

Dès notre arrivée, mon père s'était enfermé dans son bureau avec mon mari, ils s'étaient entretenus longtemps, quand ils en étaient enfin ressortis, mon mari m'avait simplement dit qu'il reviendrait dans quelque temps, qu'il me fallait me changer les idées, que l'air de Buenos-Aires ne me valait rien. Et il était reparti, sous la pluie, sans un mot, sans se retourner.

Alors moi, je n'avais plus pensé, J'allais à cheval, et les semaines, les mois avait passé. Finalement, c'était mon père qui m'avait ramené.

Quand j'étais entrée dans notre appartement avenida Corrientes, une infirmière m'attendait avec un doigt posé sur les lèvres. J'étais consternée. Il m'assignait donc une garde malade. Une porte s'est alors ouverte très précautionneusement, mon mari avançait vers moi sur la pointe des pieds, avec le même geste que celui de l'infirmière, l'index sur les lèvres qui me signifiait de ne pas faire de bruit.

Il m'avait pris la main et je l'avais suivi, moi aussi, sur la pointe des pieds jusqu'à la pièce d'où il était sorti.

C'était alors la chambre d'ami. Les rideaux étaient tirés, plongeant la pièce dans la pénombre. Le grand lit avait été enlevé, remplacé par un berceau que mes yeux, malgré l'obscurité, pouvaient nettement distinguer.

Et dans le berceau, dormait paisiblement, un bébé, un tout petit bébé, un admirable petit garçon.

Comment était-ce possible? Je n'arrivais pas à le croire

Mon mari m'avait donné quelques brèves explications: ses relations, la mère morte en couche, apparemment personne pour recueillir l'enfant.

Je lui faisais confiance. Il m'avait certifié que tout était en ordre.

Faisant cela, il me sauvait, il nous sauvait.
Il s'appelle Luis, c'est le plus grand bonheur de ma vie.

Dans les premiers temps, après l'arrivée du bébé, l'infirmière venait chaque jour, accompagnée par mon mari. Elle avait de longs cheveux très noirs, ramassés en chignon sur le haut de la tête, une peau brune, petite, métissée, pouvait-on penser. Elle m'aidait à m'occuper du bébé, me conseillait d'une voix douce mais aussi parfois teintée de crainte ou plus exactement d'appréhension, comme gênée d'être là, avec nous. Elle est venue tous les matins pendant un mois. Elle était très professionnelle, et ne laissait jamais transparaître la moindre émotion. Sauf le jour où mon mari a jugé que j'étais capable d'assumer, seule, le bébé.

Des larmes avaient affluées à ses yeux, comme un trop de plein de retenue. Elle avait pris l'enfant dans ses bras de telle façon qu'on aurait dit que plus rien n'avait de place, qu'elle, et le regard de l'enfant, leur regard soudé par je ne sais quelle complicité. Un regard d'une rare intensité. Ils étaient restés dans ce regard là jusqu'à ce que mon mari les délie en lui rappelant qu'il était temps de partir. Elle n'est plus revenue.

Nous avons définitivement enterré le secret de l'ascendance de Luis, le jour de son baptême. Aux yeux de tous, par un accord tacite des pères, il était notre enfant, né pour perpétuer la lignée. Tout avait été si bien calculé, si bien organisé qu'on pouvait croire qu'il était effectivement naturellement biologiquement de nous. Les six mois passés dans le sud pouvait correspondre au temps de la gestation et de sa naissance souhaitée là-bas dans ce sud, sur les terres de mon père.

Je sais maintenant que le propre d'un secret est d'être décelé. On ne bâtit rien de durable sur le secret, encore moins sur le mensonge, il m'aura fallu 25 années pour le comprendre. J'ai un goût amer dans la bouche. Je me dégoûte. J'ai brisé le miroir avec le portrait de mon mari. Je ne peux plus me regarder. Je marche maintenant obstinément comme ses femmes, tous les jeudis, sur la Plaza de Mayo et j'entre dans la chambre de Luis. Sa chambre d'enfant d'adolescent. Il n'habite plus ici aujourd'hui. Je m'assois sur son lit. Il a gardé le petit ours de ces deux ans, le cheval à bascule de ces 5 ans, le meccano de ses ans et le piano droit de ses 7 ans. Au mur, le poster du Che qu'il avait accroché le jour de ses seize ans, et qui avaient provoqué la première vraie dispute avec son "père". (Entre guillemet)

Luiz était un adolescent intelligent, un élève brillant, mon mari était très fier de lui et le prédestinait aux hautes études militaires évidemment et de cela bien sûr Luiz ne voulait pas en entendre parler.

Et le jour de ses 16 ans Luiz avait dit à son père qu'il était admis au conservatoire, qu'il voulait être pianiste, que jamais il ne serait militaire, qu'il ne voulait pas être un assassin, un tortionnaire, comme ces colonels et généraux qu'on jugeait à ce moment là.

Ce fut un temps d'altercations, de portes qui claquent, de regards dérobés, de tensions froides. Il ne parlait presque plus à son père. Avec moi, ça allait. Je savais que mon mari me tenait responsable des aspirations de Luis pour la musique. Je me faisais beaucoup de soucis pour lui. Parce que.... Je craignais ... je redoutais les sanctions que pouvait prendre mon mari pour mettre un terme définitif à tout cela. L'internat dans une autre ville pour couper avec la musique et l'éloigner de moi. Il l'en avait déjà menacer. Pourtant il n'en fit rien. Savait-il comme je le redoutais que ce genre de décisions pouvait nous faire perdre Luis à tout jamais? Avait-t-il reconnu son talent quand il était allé l'écouter pour son passage en dernière année?

Luiz est donc devenu concertiste, un excellent concertiste, très ouvert, innovant, jeune et plein d'enthousiasme. On ne le voyait plus beaucoup, les répétitions, les concerts, les tournées...

Nous volions une journée par-ci, par-là sur son emploi du temps pour tous les deux. Nous allions flâner dans le quartier de la Boca. Calle Caminito , Luiz avait un ami peintre d'origine cubaine, de Baracoa me semble-t-il ,il faisait le meilleur chocolat de tout Buenos-Aires. Luiz m'avait présenté tous ses amis, j'aimais leurs présences, leur audace, leur jeunesse, leur vie...Nous finissions toujours nos escapades par le jardin zoologique du quartier Palermo, une sorte de rituel, enfant, c'était sa promenade préférée !

Et chaque fois que nous nous retrouvions ainsi, il me disait qu'il trouvait son père plus vieilli et de plus en plus fatigué.

Et puis il est parti avec l'orchestre philharmonique du théâtre Colon pour une série de concerts au Chili.

C'est à son retour qu'il a appris pour la leucémie de mon mari et comme un malheur n'arrive jamais seul, il a appris aussi pour lui, avec une feuille d'analyse médicale.

La vérité se dévoile toujours de la façon la plus inattendue. Voilà, ses analyses lui avaient appris que ce père n'était pas son père, il savait maintenant que ces origines étaient autres et qu'on les lui avait cachées, le secret explosait, il nous en voulait.

Luiz me faisait subir de véritables interrogatoires.

Je ne pouvais lui dire que ce que je savais que sa mère était morte, sûrement une fille mère, et que mon mari l'avait ramené à la maison. Mais aux yeux de Luis, c'était bien peu. Qui était-elle? Je ne le savais pas. La seule personne à savoir c'était lui, mon mari ce père. Et il n'a jamais rien dit. Je le connaissais suffisamment pour savoir qu'il ne révélerait rien de ce passé là. Je crois que de cela il ne pouvait rien dire. Ça touchait le travail comme il disait et de cela non plus il n'en a jamais parlé. Pas à nous en tout cas.

Luiz était très abattu, il se sentait trahi. Une seule chose comptait désormais pour lui savoir, connaître la vérité sur la mère et sur le père. Savoir qui il était réellement. Parfois, il ne croyait plus à tout ça; Il disait que non, ça n'était pas vrai, que ses parents c'était nous. Qu'il pouvait s'agir d'une erreur ! Il vivait un véritable cauchemar. Toutes ses certitudes

s'effondraient. Il n'était plus sûr de rien. Il ne travaillait même plus.

Chaque jour, Il allait voir son père à l'hôpital. Je n'ai jamais su, si mon mari entendait tout ce que Luiz lui disait, il ne m'en a pas parlé.

Je crois que Luiz n'était pas dupe, il savait au fond de lui que sa naissance cachait quelque chose de plus sombre. Il aurait voulu que son père avoue, il avait besoin de ces aveux. Mais non. Le père ne disait rien, il s'enfermait dans le silence. Luiz l'a supplié, mais rien. Et puis Luiz n'a plus rien dit non plus. Il restait à côté de lui, sans plus rien demander.

Quand il a senti sa fin proche, il a regardé Luiz, lui a faiblement souri et lui a murmuré ces derniers mots: demandes à ta mère de retrouver l'infirmière, elle comprendra

Barbe Bleue donnait une clef à l'allure métissée. L'infirmière.

Je connaissais son nom, l'hôpital où elle travaillait, il m'a été facile de la retrouver. C'est elle qui vous avait accouché. Aucun doute, elle connaissait votre nom, et j'ai retrouvé des papiers le confirmant dans le coffre de mon mari.

Je peux l'écrire maintenant : Luiz est votre enfant, votre fils.

Si j'ai pris la décision de vous raconter tout cela, peut-être la première de ma vie, c'est parce que Luiz a décidé de vous rencontrer.

Je ne veux plus d'une vie de mensonges, de non dits, de faux-fuyants. Je ne veux pas lire la honte et le reproche dans les yeux de Luiz, je ne veux pas perdre son estime. Tout est entre vos mains maintenant.

Je sais que cette lettre vous permet de porter plainte pour enlèvement et appropriation illégale d'enfant. C'est un aveu, peut-être celui que Luiz aurait souhaité de son père.

Avec tout mon respect, Anna-Maria.



Tableau 4 Epilogue

Elle : C'est long la nuit sans toi.

Je ne m'habitue pas. Je ne m'habituerai jamais.

Je redoute le lit froid. Trop grand pour moi. Seule.

Alors je traîne. Je reste longtemps au club après que tous soient partis.

Je reste là comme un fantôme, moi aussi je hante la salle. Je repousse le moment d'aller me coucher, comme le font les enfants, Je traîne.

Ici, au moins c'est vivant, plein, riche, anecdotique. Je bois un verre et j'écoute pour moi seule, tes derniers enregistrements, des inédits, je les écoute jalousement, amoureuxment. C'est ma façon de préserver notre ancienne complicité. Personne ne les connaît.

Si je pouvais je ne dormirais pas. Je n'aime pas le sommeil sans toi. Il est mauvais. Je ne peux rêver qu'éveillée,

Quand tu étais là couché près de moi, ton corps chaud, ta peau, tes mains sur moi, rendaient les cauchemars plus supportables.

Quand ils me réveillaient, je pouvais me rendormir dans ton apaisante chaleur.

Impossible d'arrêter le flot de la pensée. De cette pensée sauvage et nocturne, immaîtrisable.

Un fleuve lent qui charrie pêle-mêle, nos bons moments, les souvenirs heureux, le goût sucré de tes lèvres, les rires, les vacances au bord de la mer chaude, les plaines immenses et verdoyantes, les torrents riants et fous, la douceur de l'herbe grasse, le vent dans les feuilles des vieux arbres, un restaurant où tu jouais, où plus personne n'osait manger de peur d'interrompre la magie que ta musique produisait,

mais après ça, inmanquablement, la pensée de l'enfant surgit de l'eau sombre, le fleuve coule, coule encore, l'enfant mort m'a-t-on dit. Mais je ne l'ai pas vu. Alors j'imagine ça. Je m'invente ça. Je prends le cahier, une feuille, n'importe quoi et j'écris ça. Que peut-être oui, c'est possible, qu'il vit quelque part.

Nous savons bien que cela faisait partie de leur méthode, d'enlever des enfants, de se débarrasser des mères, pour les confier à des familles de génocidaires.

Cinq cents enfants sont nés en prison ou dans des camps. Cinq cent enfants enlevés.

L'association des mères et des grands-mères de la place de mai a réussi à en retrouver soixante treize rendus à leurs familles naturelles. Mais nous ne savons rien des autres aujourd'hui encore, trente ans plus tard, une vie pourrait-on dire.

Sans la preuve du corps mort attesté, on peut tout imaginer. La pensée marche.

Là- bas, place de mai devant la casa rosa, le palais du gouvernement, elles marchent aussi, réclament les corps, la

vérité, pour que cesse de couler le fleuve de la pensée. Elles marchent, la pensée court, avec les idées les plus folles, que peut-être c'est encore possible, que oui, quelque part vivant. Le petit garçon, mon petit garçon aussi vivant, peut-être. Aujourd'hui, c'est un homme, il aurait vingt huit ans. Et moi, ici toutes les nuits, depuis que tu n'es plus là, je m'invente ça, malgré moi, qu'un jour, je reçois une lettre, qui m'apprendrait ça. Qu'il est vivant, dans une autre vie que la mienne. J'ai écrit ça. La lettre, pour moi, oui, la lettre c'est moi qui l'ai écrite, parce que c'est possible. L'enfant mort m'a-t-on dit – sans corps. J'ai fabriqué les circonstances, une mère, un père, l'avenir qui m'aurait plus pour lui en dehors de moi. Le petit enfant mort m'a-t-on dit, sans corps, devenu pianiste. Je m'invente ça pour maintenir le cap des jours, pour donner un peu de sens pour garder la force, l'énergie, pour continuer à croire en la vie. Je crois qu'il est vivant et qu'il reviendra.

Demain je fais revenir ton piano.

Fin